

précédents et on lisait sur ses traits la même candeur souriante.

Lebreton remonta dans sa chambre et reparut à son tour enveloppé d'un manteau gris. Les deux hommes se dirigèrent vers la plage.

—Colman,—commença l'Anglais,—les notes que nous possédons sont bien incomplètes et le "Souviens-toi !" de notre pauvre Paul n'est pas une indication suffisante. Savais-tu que Blanche de Pengoaz eût une sœur.

—Non,—répondit vivement Lebreton.—Pourquoi me poses-tu cette question ?

—Parce que la jeune fille qui accompagne les dames Ferreix se nomme Germaine de Pengoaz...

Lebreton avait tressailli. Un instant, il demeura silencieux. Puis, avec un geste vague, il dit :

—Ce n'est peut-être qu'une cousine, une parente éloignée. Pourquoi serait-elle une sœur ?

Bertie hocha la tête et s'appuyant à l'épaule de son compagnon :

—Parce que, il y a dix ans, la maison de Pengoaz n'avait plus que deux représentants : le vicomte Georges, mon cousin, et moi.

—Ah !—fit encore Colman, surpris.—Mais tu es un Rosmeur, toi ?

—Oui, Pengoaz-Rosmeur, comme tu es, toi Trédrez-Rosmeur.—Moi mort, la branche aînée est éteinte.

Lebreton marchait la tête penchée, les sourcils rapprochés par une tension d'esprit. Il demanda :

—Je ne savais pas que Georges eût eu deux enfants de son mariage. Je croyais que sa femme Paule Hervyn était morte après la naissance de Blanche.

—Et tu ne te trompes pas. Mais Georges habitait Paris ; nous n'avions guère de ses nouvelles. Il s'est remarié sans doute.

—C'est ce qu'il nous faudra savoir,—conclut Lebreton.—Car, si cette enfant est la sœur de la morte, elle peut nous fournir quelques détails. J'ai trouvé le portrait de Blanche dans les papiers de Paul et c'est à Nice que j'ai retrouvé l'autre portrait. Or, tu dois te rappeler que l'acte de décès de Blanche a été dressé à Nice, où elle se trouvait pour "raisons de santé". Quelle est donc la jeune fille morte à Nice que l'on a fait passer pour Blanche, et dans quel but ? Quel a été l'auteur de cette supercherie qui aboutissait à un crime ? Déjà, l'autre jour, Kerjan a formellement distingué entre les deux photographies. Si la jeune fille qui accompagne les dames Ferreix confirme la déclaration de Kerjan, la lumière sera à moitié faite.

—Il restera encore à découvrir le coupable.

—Le coupable ? prononça Lebreton d'une voix sourde, n'y a-t-il pas un adage qui le dénonce : *Is fecit cui prodest ?*

—Et, demanda Johnson avec un tremblement dans la gorge, à qui la mort de Blanche a-t-elle profité ?

Un lourd silence se fit, pendant lequel les deux hommes, muets et farouches sous la même oppression, n'osèrent pas se regarder.

A la fin Colman murmura en une espèce de sifflement :

—C'est Mme Aline Ferreix, sœur de Paule Hervyn, qui a recueilli l'héritage de la morte.

—Mon Dieu ! fit Bertie Johnson dont la tête tomba sur sa poitrine lourdement.

Ils marchèrent côte à côte sans se parler. Lebreton tendit la main à son ami.

—Tu souffres, demanda-t-il avec émotion.

—Oui, fit la voix de l'Anglais dans un rauque spasme.

—Laquelle aimes-tu ? questionna encore Colman.

—Laquelle ? Celle qui a des yeux si doux, si pleins de langueurs, Aliette, la blonde.

Une sorte de rugissement gronda dans la poitrine de Lebreton, et dans ce rugissement, il y avait comme de la joie.

—Eh bien ! nos destinées se valent, nos malheurs sont égaux ! J'aime l'autre, la brune, Dina.

—Non, protesta Bertie avec révolte, non, cela n'est pas possible, ce n'est point là qu'est la main du crime. Je ne veux pas le croire.

Ils n'eurent pas de loisir de poursuivre ce douloureux entretien.

DEUXIEME PARTIE

LES LUTTES DU CŒUR

I

DIALOGUE DE COQUINS

M. Hippolyte de Myriès occupait à Paris, sur l'avenue Kléber, un fort bel appartement meublé avec richesse, presque avec profusion. Cet ancien magistrat sans fortune était à la tête d'un revenu de cinquante mille francs.

Ce revenu il le dépensait intégralement et il s'en fallait qu'il pût faire des économies, étant données les coûteuses fantaisies de M. Lucien de Myriès, son fils, jeune homme très lancé, qui, à l'insu de son père, mangeait fastueusement son blé en herbe.

Il arrivait fréquemment à ce père de cinquante ans de tenter une réprimande à l'adresse de ce fils de vingt-huit ans.

Lucien prenait l'avis "à la blague," plaisantait son père, sur ce ton goguenard et irrespectueux que prennent tant de beaux fils contemporains, mais, souvent aussi, à la fin de ses plaisanteries, il paraissait comprendre et baissait la tête, avec cet aveu mélancolique :

—Tout de même, tu as raison, papa. Il est temps que je fasse une fin, que j'épouse une héritière. Je te le dois, assurément, car ton million est fortement ébréché pour le quart d'heure. Il faut que je lui rende son fil. Un homme sans argent est un soldat sans armes.

C'était même cette sage résolution qui cette année-là avait conduit le père et le fils en Bretagne.

Or, le séjour en Bretagne avait pris fin. Ni l'un ni l'autre des deux Myriès ne pouvait se passer de Paris. Ils haïssaient la province et spécialement la campagne.

Il leur fallait l'asphalte avec ses plaisirs et ses émanations malsaines. Sous ce rapport, le père ne le cédait en rien à son fils, et l'on pouvait dire, sans crainte de se tromper, que celui-ci avait de qui tenir.

Cependant, au cours de sa carrière, M. de Myriès avait passé pour un magistrat intègre, austère, digne du respect, sinon de la sympathie de tous.

Les proverbes sont nombreux qui enseignent qu'on ne doit pas se fier aux apparences. Dans le cas de M. de Myriès, le proverbe ne pouvait concerner que les apparences morales, car, pour ce qui était du physique, le magistrat était porteur d'une physionomie ingrate et dure qui, au premier abord, malgré la correction des lignes du visage, de la tenue et de l'attitude, indisposait le regard.

C'était dans son propre regard surtout que M. Hippolyte de Myriès résumait les causes diverses des animadversions. Il avait ce que les psychologues dénomment "l'œil trouble." Cet œil ne supportait que malaisément le heurt d'une prunelle franchement ouverte. En revanche, il se faisait lui-même agressif et pénétrant quand il rencontra un visage débonnaire et timide. Dans les diverses étapes de son avancement judiciaire, il avait toujours laissé la marque de sa dureté de cœur, de sa sévérité implacable. Il était de ces robins pour lesquels tout parvenu est un coupable, et qui croient servir d'autant mieux la justice qu'ils en éloignent la pitié.

Servir la justice ! C'est là une de ces faciles excuses qu'invoque toute humeur méchante ; c'est le titre dont se décorent les duretés naturelles du cœur humain. Il est si facile de "servir la justice" lorsqu'on n'a qu'à donner libre cours à la malveillance spontanée de l'âme !

M. de Myriès était un malveillant d'essence. Au moyen âge il eût fait un tortionnaire féroce ; sous la Révolution, il aurait volontiers suppléé Fouquier-Tinville, Carrier ou Joseph Lebon.

Ce jour-là, dans le superbe cabinet de travail aux hautes bibliothèques de noyer ciré, le père et le fils étaient en conversation suivie.

L'un et l'autre avaient le front soucieux et chargé de rides.

—Entre nous, mon cher,—disait le père,—tes affaires n'ont pas l'air de marcher toutes seules du côté des dames Ferreix.

Et le fils répondait, sans essayer d'une atténuation inutile :

—Oui, tu as raison. Ce mariage n'avance guère. Voici deux mois que nous sommes de retour, et nos belles amies de Morlaix ne se pressent guère de venir hiverner dans les joies de la capitale.

Un mauvais rire retroussa ses lèvres minces.

—Je n'ai pourtant rien à me reprocher. J'ai prodigué les assiduités, et ce n'est pas ma faute si la belle Aliette n'est pas compromise.

L'austère magistrat en retraite acquiesça d'un sourire à cette réflexion de son fils.

—Hé ! hé ! tu n'as peut-être pas pris le bon chemin. Et puis tu as à lutter contre forte partie.

—Oh ! oui, je sais,—gronda Lucien avec une sourde rage,—cette Dina me déteste et fait tout ce qu'elle peut pour éloigner sa sœur.

—Bah !—fit le père,—s'il n'y avait que Dina, l'obstacle ne serait pas redoutable. Je me chargerais bien de trouver à cette belle cavale le dompteur qu'il lui faut. Mais il y a autre chose.

Il ne mesurait guère ses expressions, le hautain M. de Myriès, et qui l'eût contemplé en ce moment aurait été effrayé de la flamme qui avait soudain allumé ses paupières. Lucien la connaissait sans doute, car il n'y prit pas garde. Il ricana :

—Oui, je connais ton système. Tu lâcherai le beau Félix à ses troussees ? Entre nous, il est un peu mûr, le beau Félix.

—Crois-tu ? il a deux ans de moins que moi, et je suis vert pour mes cinquante ans.—Mais, je te le répète, ce n'est pas Dina qui m'embarrasse. Il y a par malheur, cet Anglais.

—Oh ! oui, l'Anglais, Bertie Johnson. Il parle le français comme nous, cet Anglais.

—Et, reprit M. de Myriès qui, prenait plaisir à exciter les haines de son fils, c'est un hercule qui porterait un canon sur ses épaules. Te rappelles-tu comme il a proprement rossé les frères Garmin & Keravilio ? Ce sont pourtant deux robustes gars.

Il ajouta avec une inexprimable raillerie du sourire :

—Tu es bien gringalet à côté de lui, mon garçon.

Le mot amena une rougeur de colère aux pommettes de Lucien de Myriès.

—Gringalet ! gringalet ! C'est bientôt dit, mon doux père, ronchonna-t-il.

Et il ajouta avec une fatuité de bravoure tout à fait téméraire :

—Un homme en vaut un autre, après tout. Ce monsieur ne me pèserait pas lourd si nous allions sur le pré. Je ne me battrais pas contre lui à coups de poing. Ce n'est pas ainsi que se règlent ces sortes de questions.

M. de Myriès comprit qu'il avait poussé la raillerie trop loin. Il reprit avec un essai d'amabilité.

—Allons ! allons ! Ne te fâche pas de ce que j'en dis. Je te crois parfaitement capable de pourfendre ce colosse. Mais cela ne changerait rien à la triste situation et tu ne ferais qu'indisposer la belle Aliette, comme tu dis, si comme je le crois, elle est férue d'un sentiment généreux à l'égard de ton rival.

—Ah ! tu le crois, fit violemment Lucien. Alors il faudra que je tue cet homme. Je le tuerais.

Il s'était levé avec une colère un peu surfaite et marchait à grands pas dans la pièce, multipliant ces gestes saccadés qui, chez tous les êtres nerveux, sont plutôt l'indice de la puissance que de la force d'âme ; il tirait sa jaquette, son gilet, ses manchettes par coups secs, en mâchonnant des exclamations monosyllabiques entremêlées d'invariables : "Je le tuerais ! Je le tuerais !"

—Ah ! ça, essaya encore de plaisanter M. de Myriès, tu prends la chose bien à cœur ? Je croyais que ce mariage n'était pour toi qu'une affaire ? Est ce que tu serais amoureux de la jeune personne, par hasard ?

Il y avait une ironie si cruelle dans ces derniers mots que la colère du fils se tourna brusquement contre le père.

—Eh ! mon cher papa, répliqua-t-il maussadé.